

Le Festival des enfants de Vancouver

Hélène Beauchamp

Numéro 34 (1), 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27021ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beauchamp, H. (1985). Le Festival des enfants de Vancouver. *Jeu*, (34), 34–40.



le festival des enfants de vancouver

un quart théâtre — trois quarts spectacles

Imaginez un grand parc de cinquante acres, au bord de la mer, avec, au loin, les silhouettes de la ville et les sommets enneigés des montagnes de la côte du Pacifique. Imaginez de grandes tentes rouges, jaunes, bleues, qui y sont dressées comme autant de promesses de joyeux après-midi, de divertissements, de clowneries, de fête. C'est le site enchanteur du Vancouver Children's Festival. On le saisit dans toute son étendue du haut du pont de la rue Burrard; quand on y descend, on s'y trouve entouré de clowns, de musiciens, de maquilleuses aux bâtons magiques, de milliers d'enfants et d'adultes, de crème glacée naturelle et de hot-dogs tout boeuf. C'est la fête de 10h à 20h pendant sept jours, même quand il pleut: un Woodstock bien planifié et quand même sage. Les excès permis, cette année: patauger dans la boue, que le temps pluvieux rend inévitable. Autrement, les queues qui s'allongent à la porte des tentes sont patientes et polies. On vient s'amuser, participer à une sorte de fête du printemps ou de fin d'année scolaire, avec une discipline toute *british*.

Les autobus de la ville ne circulent pas? Les journalistes des hebdomadaires locaux sont en grève depuis un mois? On annonce des licenciements et des hausses importantes de frais de scolarité à l'Université de Colombie britannique? Qu'à cela ne tienne. À pied ou en Mercedes sport, 78 000 spectateurs viendront applaudir vingt groupes et compagnies; les tentes se rempliront 208 fois; près de 300 bénévoles (sélectionnés!) feront en sorte que tout se déroule bien; le Vancouver School Board apportera son appui à l'événement; plus de quatorze groupes se succéderont sur la *Free Stage*, scène extérieure gratuite. Le festival en est à sa septième édition et l'efficacité de son organisation est évidente; sa performance financière est telle que les subventions gouvernementales, en 1984, représentent moins de trente-cinq pour cent du budget. Le Vancouver Children's Festival a sûrement bonne réputation, en ville et ailleurs.

une programmation de fête

Ce festival est celui des enfants et de la famille, et douze des vingt groupes y présentaient, du 7 au 13 mai 1984, soit de l'acrobatie, du mime ou des clowneries, soit des chansons et de la musique à participation. Ce festival est celui de l'amusement et ses organisateurs visent manifestement à satisfaire le goût exprimé des spectateurs.

« Un pont d'émotion et de prise de conscience sur le nucléaire entre l'Amérique et le Japon »; Mélanie Miller dans *One Thousand Cranes*, du Green Thumb Theater. Photo: David Cooper.

Peter Alsop, Holly Arntzen, Fred Penner, Sharon, Lois & Bram, entre autres, sont des chanteurs-musiciens manifestement fort appréciés des jeunes anglophones et de leurs adultes. (Leurs disques sont d'ailleurs en vente dans une des tentes.) S'ils sont invités, c'est qu'ils peuvent être immédiatement reconnus et accueillis avec enthousiasme. Ils constituent des valeurs culturelles et commerciales sûres. Ni les spectateurs ni les organisateurs ne prennent ici de risque: le plus grand plaisir du public vient du sentiment d'exaltation que procure la proximité avec la vedette. Qu'en est-il des enfants? Identifient-ils avec autant d'acuité ce plaisir de la reconnaissance?

Et tous de chanter, de répondre en chœur, de bouger l'une ou l'autre des parties du corps au fur et à mesure de l'animation, de marquer le rythme. On participe, on s'amuse: les tentes sont solidement ancrées et les vibrations ne mettent ni rien ni personne en danger. Mais la musique?

Aux spectacles de cirque et d'acrobatie, le festival réserve manifestement la fonction du rire et de l'étonnement. Cette adéquation ne va pas nécessairement de soi, pourtant, et *Dynamogénique*, du groupe québécois Circus, aurait pu y laisser des plumes n'eussent été l'excellence de sa performance acrobatique et... la sensibilité des spectateurs. Tous les rires ne viennent pas de la gorge! *Acrobrats*, des Américains Garbo et Judkins (Maine), a aussi suscité le rire et l'étonnement à cause des jeux de jongleries et des jeux de mots. Du premier spectacle au second: des différences de style, de rythme, d'humour. Les Québécois sont plus contenus, plus doux, plus « sérieux »; les Américains ont une grande aisance physique et verbale, et ils savent transformer leurs erreurs en réussites comiques.

Deux ratés magistraux dans cette catégorie du spectacle physique et drôle: le Cirque Alexander (Ontario), dont le *Cirkus Delight* était d'une platitude à couper le souffle, et le *Sports Show* des étudiants de l'Université de Colombie britannique, exercice scolaire qui n'a jamais réussi à décoller, à se muer en spectacle. *Only Birds and Fools Fly*, de Axis Mime (Vancouver) était, tout au contraire, drôle, intelligent et critique. Le fait de voler a toujours fasciné l'être humain qui est resté longtemps, les deux pieds rivés au sol, à admirer les oiseaux. Aussitôt inventés, cependant, l'avion et la fusée se transforment en armes de destruction et de compétition. Un si beau rêve, pour de si piètres résultats. Le spectacle en parle et le montre de façon à faire rire et comprendre.

Le groupe le plus séduisant du festival venait d'Australie: le Flying Fruit Fly Circus avec ses vingt-neuf jeunes de sept à dix-sept ans. Acrobates, jongleurs, trapézistes, contorsionnistes, unicyclistes, ils ont présenté, avec une maîtrise et une aisance exceptionnelles, avec des sourires qui nous convainquaient de leur plaisir, des numéros dignes des grands cirques. C'est la compagnie de théâtre Murray River Performing Group qui est à l'origine de cette activité de type communautaire, rapidement devenue fort populaire. Maintenant, tous les participants s'entraînent sept heures par semaine dans un climat non compétitif; un stage récent avec la troupe acrobatique Nanjing de Chine leur a permis de se perfectionner. Tous bénéficient, toujours, d'une grande liberté dans leur engagement.

Impressionnante performance que celle de ces jeunes; grande école d'entraide et de collaboration que le cirque à la chinoise, comme en témoigne ce numéro où un jeune adolescent tient en équilibre sur son épaule une longue perche de bambou au



« Acrobates, jongleurs, trapézistes, contorsionnistes, unicyclistes », les jeunes du Flying Fruit Fly Circus ont présenté « des numéros dignes des grands cirques. » Sur la photo de gauche, *Group Bicycle Balance* et, sur la photo de droite, *Tower of Chairs*. Photos: Frank Connell.

sommet de laquelle une camarade exécute son numéro de trapéziste. Belle coordination. Nécessaire complicité.

contes et participation

Le *storytelling*, c'est-à-dire les histoires, contes et légendes que l'on raconte aux enfants, avait une bonne place au festival. Une des tentes était réservée à cette activité par l'Association des bibliothèques de Vancouver. Laura Simms (New York) et le Kaleidoscope Story Theatre Company (Vancouver) en faisaient leurs spectacles.

Envoûtante, Laura Simms avait choisi des contes d'Afrique, d'Inde et d'Amérique, des contes disant l'origine du monde, des éléments, des planètes, des êtres. Son musicien, aux instruments exotiques, créait des atmosphères mystérieuses et magiques, de peur et d'amour, d'humour et de grande philosophie. Les comédiens-musiciens du Kaleidoscope ont proposé, eux, un pot-pourri de contes, de chansons, de poésies et de jeux. Pour dire et montrer, ils ont opté pour la dimension internationale qu'apportent l'accent (germanique), la gestuelle (italienne), le rythme (écossais). Ils ont voulu que les fables d'Ésope, le poème d'amour de Robert Burns et l'histoire de l'éléphant russe deviennent familiers et aimables. Internationalisme de bon aloi sur les rives du Pacifique? Conscience planétaire plutôt, ouverture sur le monde; plaidoyer en douceur pour la paix et l'entente.

Tous ces spectacles de chansons, de cirque, de *storytelling* font une large place à la participation des enfants. On les invite sur scène, on leur propose de chanter, de

faire des bruits, de tenir des accessoires, de jouer: tout se passe dans la bonne humeur et le rire. Y a-t-il oppression, manipulation, utilisation des plus petits? Il semblerait que non. Tout le monde est d'accord et s'embarque avec bonhomie. Dans ce contexte, le spectacle du Hollandais Joseph Van Der Berg, *The Man with the Red Hat*, prend une coloration toute particulière.

La scène est un grand désert blond où l'acteur-conteur-animateur arrive à vélo, transportant tous ses accessoires: de la tente au téléphone au petit pliant. Dès le début, et puis tout au long de son spectacle, il invite les enfants à venir jouer, avec lui, les personnages et les situations de l'histoire qu'il déroule au fur et à mesure qu'il installe les lieux et les événements. Ce faisant, Joseph Van Der Berg bouscule tout le monde (physiquement) et le théâtre. Bien sûr, il apporte encore une fois la preuve que les enfants ont de l'imagination et qu'ils savent et aiment jouer au théâtre. Là n'est pas la question. Le malaise, comme c'est souvent le cas, vient du rapport créé entre les adultes et les enfants dans une activité de création et de représentation. Pour quelles raisons l'acteur intègre-t-il les enfants dans son spectacle? Pourquoi les fait-il jouer? Où l'animateur, en Josef Van Der Berg, rencontre-t-il l'auteur et l'acteur? Chose certaine, le projet théâtral est celui de l'adulte, projet auquel les enfants se greffent sans avoir l'occasion de le modeler. Encore une fois: à quand le théâtre des enfants?

et le théâtre?

Le quart seulement des représentations du festival était réservé au théâtre (cinquante-quatre représentations sur 208, dont treize pour les jeunes anglophones des classes d'immersion). C'est là une bien petite place, même si elle était défendue par des compagnies d'envergure. Même bien défendu, cependant, le théâtre a été constamment piégé pendant ce festival: par les lieux de représentation, par l'atmosphère de cirque qui prévalait, par une fête prévue d'abord en fonction du spectacle.

Jouer sous un chapiteau qui n'isole absolument pas des bruits de la fête, c'est risquer de perdre en route le texte d'une pièce: parce que les spectateurs ne l'entendent pas; parce que les acteurs sont portés à exagérer leur jeu, à crier leur texte et à le tuer; parce que la compagnie raccourcit la représentation pour grossir certains effets ou la simplifie pour lui faire passer les premières rangées. Jouer sans éclairage, c'est minimiser l'importance des techniques scéniques en théâtre pour enfants. Jouer devant des spectateurs qui subissent la chaleur du soleil, puis le coup de vent, puis l'orage, c'est nier toute subtilité au texte, au jeu, à l'intention scénique.

Le Théâtre de Galafronie a failli succomber à ces dures conditions, mais *l'Arche de Noé* s'est maintenue à flot avec tous ses animaux, parce que ses acteurs-créateurs, en bons philosophes de la scène, en ont déduit qu'ils devaient s'adapter à ces facteurs dits « nord-américains ». Le *Genesi* du Teatro delle Briciole s'est comme enfoncé, avec sa merveilleuse folie ironique, dans le sable mouvant de l'ignorance et de l'indifférence. Les jeunes ne connaissent pas (plus?) la Bible et l'humour critique du spectacle leur a complètement échappé. *Genesi* et le festival n'étaient pas sur la même longueur d'onde. *Une lune entre deux maisons* du Carrousel (Montréal), d'une présentation impeccable, et *Il Topo e suo Figlio* du Teatro delle

« Transportant tous ses accessoires », Josef Van Der Berg « invite les enfants à venir jouer avec lui »: *The Man with the Red Hat*. Photo: Bert Nienhuis.



Briciole, d'un surréalisme inquiétant, disparaissaient quelque peu dans la salle du musée où elles étaient jouées. Paradoxalement, cette salle qui convenait le mieux au théâtre se trouvait hors circuit dans ce festival de chapiteaux et de scènes extérieures. De plus, placées dans la catégorie des spectacles pour les tout jeunes et pour les classes d'immersion, ces présentations n'ont pas été reçues pour ce qu'elles étaient: du théâtre.

Doors du Carousel Theatre (Vancouver) a réussi, lui, à capter l'attention des spectateurs. Parce qu'il ne les éloignait pas trop des télé-mélo-romans habituels? Mais qu'est-il resté, une fois passée la grosse vague humide de l'émotion larmoyante, de l'histoire de ce petit garçon menacé par le divorce imminent de ses parents?

One Thousand Cranes du Green Thumb Theatre (Vancouver) s'est révélée la pièce la plus actuelle et la mieux sentie du festival. Jetant un pont d'émotion et de prise de conscience sur le nucléaire entre l'Amérique et le Japon, jouée dans une scénographie de paravents et de signes orientaux et dans une mise en scène toute physique à l'occidentale, la pièce véhicule des notions essentielles sur un engagement social à la portée des jeunes. Le jeu tout professionnel des acteurs a porté la pièce et son thème au-delà des difficultés de la représentation sous la tente.

en toute connaissance de cause

Le Vancouver Children's Festival bénéficie clairement d'une organisation impeccable, d'une robuste santé financière, d'appuis gouvernementaux (surtout municipaux) quasi inconditionnels. Il fait la preuve de sa grande capacité à mettre sur pied et à planifier un festival de divertissement pour toute la famille. Quant au théâtre, quant à l'accueil des compagnies de théâtre pour l'enfance et la jeunesse, quant au respect dû aux spectateurs qui veulent voir et entendre du théâtre, le festival a de sérieuses questions à se poser. Doit-il inclure le théâtre à tout prix? Si le théâtre est essentiel au festival, pourquoi les représentations n'y seraient-elles pas données dans le cadre et selon des conditions qui leur conviennent? Habituellement, faut-il le dire, le théâtre n'a pas à se travestir en cirque, en classe d'immersion ou en télé-mélo-roman pour se faire apprécier. Et il ne s'agit pas là de caprices d'artistes. Tous les lieux ne vont pas à toutes les prestations, et les organisateurs du festival devraient le savoir.

Et si le Vancouver Children's Festival existe surtout pour divertir et pour amuser à tout coup et à tout prix, s'il cherche à plaire à tous et à éviter le questionnement et les discussions, que les compagnies et les artistes le sachent et qu'ils acceptent, ou non, d'y participer — mais en toute connaissance de cause.

hélène beauchamp